

HAUSER & WIRTH  
INVITE(S)

CARLOTTA

AMANZI

24 AVRIL - 24 MAI

AVEC UN TEXTE DE

PAUL OLIVENNES

EN COLLABORATION  
AVEC

LO BRUTTO STAHL

Hauser & Wirth Invite(s) est un programme qui invite artistes, galeries et auteur·rices dans notre espace parisien, offrant une plus grande visibilité à leur travail et s'engageant auprès de la communauté créative de la ville.

Cette initiative reflète l'engagement de Hauser & Wirth, qui s'attache depuis de nombreuses années à tisser des relations fertiles dans les lieux où la galerie est implantée. En collaborant avec des artistes qui pourraient bénéficier d'une plateforme supplémentaire, des galeries de différentes échelles et des auteur·rices s'adressant à des publics pluriels Hauser & Wirth souhaite contribuer activement au développement d'un écosystème de l'art durable et inclusif. Pensées pour offrir une plus grande visibilité à leur travail et idées, ces rencontres s'inscrivent dans une dynamique d'échange avec la vibrante communauté créative de la ville. Organisée avec Olivier Renaud-Clément, les projets de Hauser & Wirth Invite(s) sont accueillis au deuxième étage de notre espace parisien, et accompagneront notre série d'expositions consacrées aux artistes de la galerie, qui occupent le rez-de-chaussée et le premier étage. Hauser & Wirth Invite(s) sera inauguré dans notre espace à Zurich le 9 mai 2025.









Carlotta Amanzi, Lysis, 2025. Photo: Nicolas Brasseur





Carlotta Amanzi, Signage, 2025. Photo: Nicolas Brasseur



# À PROPOS DE L'EXPOSITION

Hauser & Wirth est heureux de présenter la seconde édition du programme Hauser & Wirth Invite(s) à Paris, organisée avec Olivier Renaud-Clément. Cette nouvelle invitation met à l'honneur Carlotta Amanzi, dans une exposition réalisée en collaboration avec la galerie Lo Brutto Stahl et accompagnée d'un texte de Paul Olivennes. Réunissant un ensemble d'oeuvres de l'artiste qui interrogent autant la matérialité du tableau que la perception qu'elles ouvrent à notre regard, l'exposition se déploie comme une exploration de la peinture et de ses possibilités—où l'équilibre se construit dans l'instabilité, où les formes apparaissent pour mieux se dérober, où la surface devient le lieu d'un trouble, l'espace où la couleur, la lumière et la matière s'accordent sans jamais se résoudre.

*‘Il y a dans l’acte de peindre le moment du chaos, puis le moment de la catastrophe, et quelque chose en sort, c’est la couleur.’*  
—Gilles Deleuze, *Sur la peinture*, 1981

Il faut s'attacher aux lieux quand on se soucie des oeuvres, à l'influence silencieuse qu'ils exercent sur notre regard. Carlotta Amanzi est née à Sanremo, entre les Alpes et la Méditerranée. Géographie singulière qui donne à la ville son étrangeté familière et qui n'offre à voir que la frontalité inexorable de ce double paysage. Pas de chemin pour contourner l'image, pas d'issues latérales. Sa naissance comme peintre procède de cette impossible échappée. De là vient peut-être sa manière de construire ses tableaux comme des espaces où la profondeur n'est pas donnée, et où la distance est toujours une énigme.

Dans sa peinture, le monde n'est jamais tout à fait là. Ses tableaux nous tiennent à distance. Intensité d'une oeuvre qui paraît naître de sa propre dissolution. En regardant les toiles présentées dans cette exposition, on oubliera ce que l'on sait de la peinture, et avec elle des grandes compositions, des scènes pleines, et des couleurs trop sûres d'elles-mêmes. Ici, la peinture est un tremblement, un décalage, une lente déprise, une surface à la fois opaque et traversée de lumière, une chose indécise qui oscille entre la présence et la disparition.

Carlotta Amanzi a étudié à Bologne. Ville chaudron, *Bologna la Rossa*, a vu naître l'incandescence révolutionnaire de l'Italie des années 1970, les avant-gardes, les mao dadaïstes, les mouvements punk et gay, les radios libres et les scènes de guérilla urbaine. Mais Bologne est aussi l'une des matrices géographiques, intellectuelles, et artistiques les plus fécondes de l'histoire de l'Occident. Première université d'Europe, ayant vu le jour au XI<sup>e</sup> siècle, elle a accueilli Dante, Pétrarque, Dürer, ou Pasolini. C'est également là que s'est développée à partir du Seicento italien, une généalogie picturale unique—mise en lumière par Roberto Longhi dans son cours inaugural à l'université de Bologne en 1934<sup>1</sup>—, allant des frères Carrache à Morandi et qui fera de l'interprétation expressive du naturalisme, de l'exploration de la réalité quotidienne, l'élément déterminant de sa recherche. Est-ce à dire que la peinture de Carlotta Amanzi s'inscrit à son tour dans une tradition née à Bologne il y a cinq siècles ? Sans doute pas. Ou bien malgré elle. Il n'en demeure pas moins qu'elle peint des objets comme on observe un signe dont le sens nous échappe. Un panneau de signalisation sans route, une structure sans but ni objet, une barque qui ne mène nulle part, un fragment d'architecture isolé dans une composition où toute perspective semble incertaine : tout est



là, posé dans l'espace, mais tout échappe à notre lecture. Ce qui subsiste, ce sont des signes, mais des signes arrachés à leur contexte, vidés de toute certitude. Ce qu'elle donne à voir est réduit à l'essentiel : des surfaces, des angles, des frontières poreuses où la matière de la peinture lutte contre son propre anéantissement, et où l'éclat de la couleur se dissout dans une lumière grise et trouble. Les formes émergent à peine et, déjà, elles semblent vouloir repartir, comme si elles cherchaient à se soustraire à la visibilité. Ce n'est pas une peinture de l'apparition, c'est une peinture du retrait.

Ces derniers mois, son travail s'est éloigné de ses sujets de prédilection. Comme pour dire au monde — ou peut-être à elle-même — que la peinture est avant tout une affaire de peinture. Les objets familiers, les repères tangibles se sont effacés. Reste la surface. Reste à faire et refaire. User la peinture jusqu'à ce qu'elle parle à la place de tout. C'est sans doute là que se situe désormais l'enjeu de son travail : le contact humble et direct avec la matière—, « *la tache de pigment*<sup>2</sup> » que Georges Didi-Huberman évoque à propos de l'oeuvre de Fra Angelico, la peau même du tableau. Carlotta Amanzi peint ainsi. Chaque élément est pesé, éprouvé, souvent détruit. Le tableau progresse. Il faut que tout en lui trouve sa nécessité comme dans un organisme vivant<sup>3</sup>. Mais cette recherche de l'équilibre ne relève pas seulement d'une exigence formelle : elle impose une éthique, une manière d'être au monde, une vie mise au service d'un travail que personne ne demande mais que tout, en elle, exige et qui rappelle la figure d'Andreï Roublev immortalisée par Tarkovski, hantée par la gravité d'un engagement sans contours. Être peintre, c'est habiter ce vœu.

Et peut-être est-ce cela, au fond, qui donne à sa peinture cette tonalité grave. Cette impression d'un



monde en suspension. Carlotta Amanzi la partage avec une tradition italienne de l’effacement de la lumière du monde qui va d’Uccello à Giorgio De Chirico. La peinture d’Amanzi ne convoque pas ces figures de manière explicite : elle en prolonge plutôt la vibration. Résonne cette phrase de Jean Genet qui pourrait lui être adressée : « *Toute oeuvre d’art, si elle veut atteindre aux plus grandioses proportions, doit, avec une patience, une application infinies depuis les moments de son élaboration, descendre les millénaires, rejoindre s’il se peut l’immémoriale nuit peuplée de morts qui vont se reconnaître dans cette oeuvre. Non, l’oeuvre d’art n’est pas destinée aux générations enfants. Elle est offerte à l’innombrable peuple des morts*<sup>4</sup> ». Carlotta Amanzi peint sans nostalgie, sans citation, mais dans un rapport à la peinture qui dépasse son propre temps. Elle est, peut-être à son insu, reliée à une peinture venue d’un autre âge, et s’adresse avec elle à ce peuple des morts dont parlait Genet.

—Paul Olivennes

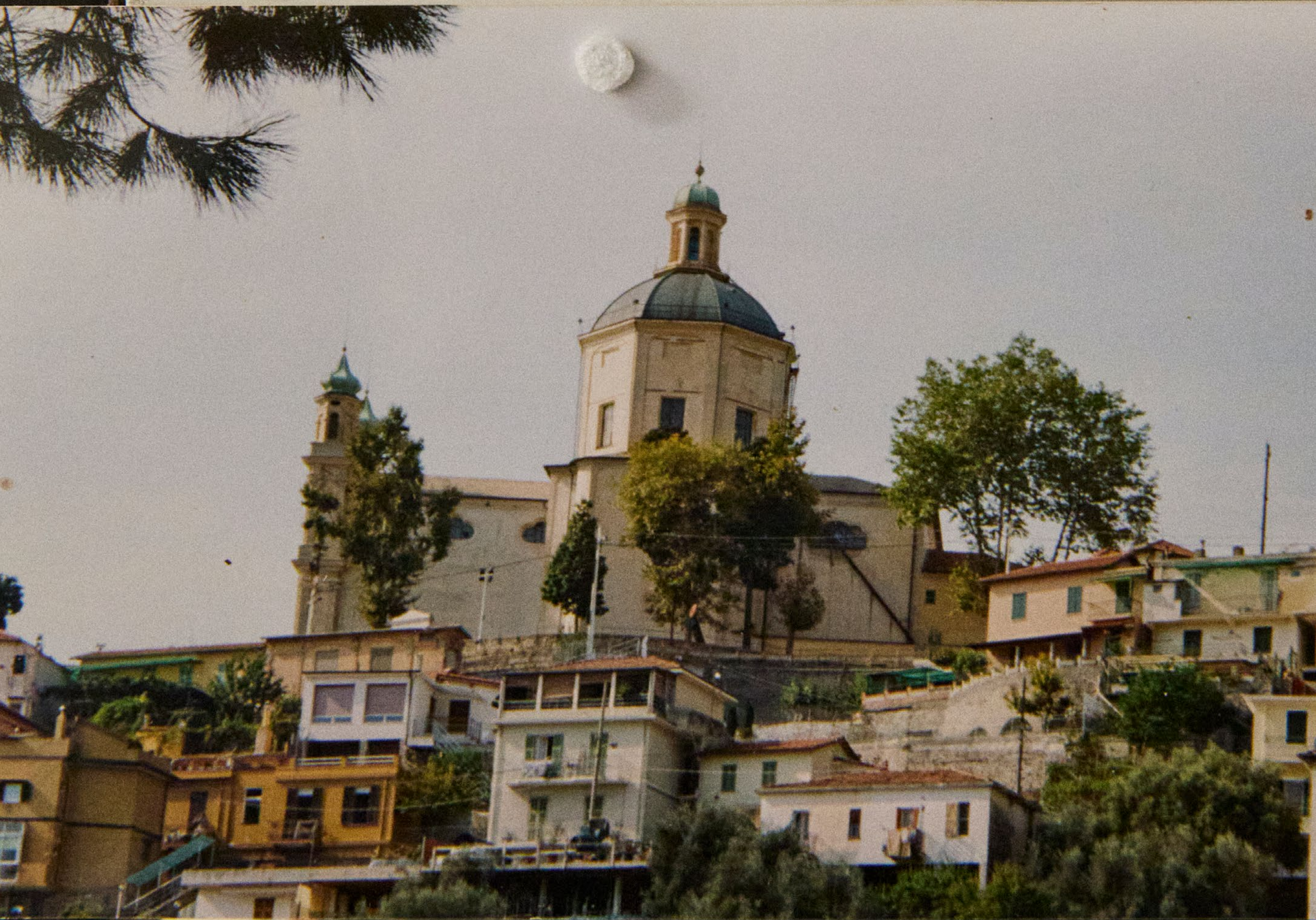
1 Roberto Longhi, *Momenti della pittura bolognese*, Opere complete, Florence, 1973

2 Georges Didi-Huberman, *Fra Angelico, dissemblance et figuration*, Paris, Flammarion, 1995

3 Pavel Florensky, *La Perspective inversée, Iconostase*, trad. du russe par François Lhoest, Lausanne, 1992

4 Jean Genet, *L’Atelier d’Alberto Giacometti*, Lettres Nouvelles, Paris, L’Arbalète, 1958











# À PROPOS DE CARLOTTA AMANZI

Carlotta Amanzi (née en 2000 à Sanremo, Italie) vit et travaille à Bologne. Elle a obtenu son Master en Peinture et Arts Visuels en 2024 à l'Académie des Beaux-Arts de Bologne. Ses expositions récentes incluent Dorsale, Lo Brutto Stahl, Paris (2024), Missed Timing, Pilot, Galerie Ann Mazzotti, Bâle (2024); Air Service Basel 2024, Air Service Basel, Bâle (2024). L'artiste prépare actuellement une exposition solo à Hauser & Wirth, Paris (avril 2025), et participera également à Air Service Basel 2025 avec Lo Brutto Stahl, Bâle (juin 2025).







# À PROPOS DE LO BRUTTO STAHL

Lo Brutto Stahl est une galerie d'art contemporain basée à Paris et à Bâle, fondée en 2023 par Vincent Lo Brutto et Pablo Stahl. Originaires de Mulhouse, en France, les fondateurs ont été profondément influencés par les dynamiques culturelles de la France et de la Suisse, insufflant à la galerie une perspective singulière et transfrontalière.

Lo Brutto Stahl alterne entre expositions monographiques et collectives, ainsi que des duos d'artistes à travers sa série signature, Dialogue. Accordant une importance particulière à la scénographie, la galerie met en avant des artistes issus de différentes générations et époques, tant sur le marché primaire que secondaire. Profondément ancrée dans la tradition et l'histoire de l'art, ces valeurs constituent le fondement de sa vision et de son programme.

Lo Brutto Stahl représente huit artistes émergents et établis, parmi lesquels Carlotta Amanzi, Simon Callery, Jason Gringler, ML Poznanski, Tornike Robakidze, Philip Seibel, Philipp Simon et Manon Wertenbroek, explorant une variété de médiums. La galerie collabore également activement avec des écrivains et des commissaires pour les textes de ses expositions, comptant notamment parmi ses contributeurs Agnès Gryczkowska, Gloria Hasnay, Lola Kramer, Baptiste Renoux et Claire Sammut, entre autres.



# À PROPOS DE PAUL OLIVENNES

Paul Olivennes (né en 1997) est directeur artistique, curateur et éditeur. Il est le fondateur de Magma, une plateforme artistique multidisciplinaire et une publication annuelle. Le premier numéro, sélectionné dans le Tokyo TDC Vol.35 Best in International Typography and Design Yearbook, a réuni plus de 80 contributions originales, parmi lesquelles celles de Hans Ulrich Obrist, Lucas Arruda, Tim Breuer, Sophie Calle, Erri De Luca, Luigi Ghirri, Frida Orupabo, Andra Ursuta ou encore Agnès Varda.

En 2024, il collabore avec le Centre Pompidou (Paris) pour un projet éditorial célébrant les 100 ans du surréalisme, avec des contributions inédites de plus de 150 artistes contemporains, dont Patti Smith, Georg Baselitz, Wolfgang Tillmans, Elizabeth Peyton, Anne Imhof, Hélène Delprat, Marina Abramović, Ed Ruscha, Barbara Chase-Riboud, William Kentridge, Paul McCarthy, Annette Messenger, Kiki Smith, Orhan Pamuk ou encore Annette Messenger.

Il met également en scène Metrocubo d'infinito (2024) avec Michelangelo Pistoletto à la Bourse de Commerce – Pinault Collection (Paris). Cette performance propose une relecture théâtralisée de l'une des œuvres emblématiques de l'Arte Povera. En 2025, il assure avec Patti Smith et Soundwalk Collective le co-commissariat de la performance Correspondences au Palazzo San Fedele (Milan) pour Bottega Veneta, rendant hommage à Pier Paolo Pasolini et Carlo Mollino.







